

Le New Look de Jonathan Anderson

Hier, dans le jardin des Tuileries, devant un parterre impressionnant, le nouveau directeur artistique de Dior a livré sa vision avant-gardiste de la mythique maison de l'avenue Montaigne.

PAGE 26

MARTIN SCHUTT / DPA PICTURE ALLIANCE VIA AFP - KEVIN WESTENBERG VIA PNAS - SARAH MEYSSONNIER / REUTERS



Jonathan Anderson fait entrer Dior dans l'air du temps



SPOTLIGHT LAUNCHMETRICS / AURELIEN MORISSARD / AP

Hélène Guillaume

C'était l'un des défilés
les plus attendus
de cette Fashion Week.

Pour ses débuts dans
la maison de l'avenue
Montaigne, le Nord-

Irlandais a montré son
talent à dépoussiérer
les archives, en





mélangeant des pièces dignes de la couture et des vêtements à porter immédiatement.

« **J**e n'ai jamais subi autant de pression de toute ma vie... et je suis généralement celui qui met la pression », admet sans sourciller Jonathan Anderson la veille de son défilé. Le Nord-Irlandais sait pourtant encaisser, lui qui a lancé sa marque en indépendant à seulement 24 ans, qui, peu après, a failli déposer le bilan, et finalement, cinq ans plus tard, en plus de ses nombreuses activités, a rallié la galaxie LVMH pour prendre la direction artistique de Loewe. Il y a six mois, il était nommé à la tête de Dior et, fin juin, présentait son show pour l'homme qui lui valut de nombreux éloges. La semaine dernière, il dévoilait sa première campagne publicitaire pour le Lady Dior, avec les nouveaux visages choisis par ses soins (Mikey Madison, Mia Goth et Greta Lee), réussissant la prouesse de faire de cet accessoire lancé il y a trente ans un sac cool dans l'air du temps.

Mais voilà, un premier show Dior femme, c'est une autre dimension. C'est Christian Dior, John Galliano et Hedi Slimane qui regardent par-dessus votre épaule. C'est Bernard Arnault qui vous confie son bien le plus précieux. C'est écrire, pour le meilleur ou pour le pire, une page de la grande mode. Pour preuve, tous ceux qui comptent dans l'industrie sont présents sous la tente Dior installée dans le jardin des Tuileries ce mercredi après-midi. À commencer par les confrères, Alessandro Michele, Camille Miceli, Simone Bellotti, Kris Van Assche, Stefano Pilati, Rick Owens, Nicolas Di Felice, Glenn Martens ou encore Chitose Abe, venus soutenir JW dans un élan de solidarité pas si fréquent chez les créateurs. Au premier rang, une brochette de célébrités, Isabelle Adjani, Laetitia Casta, Chiara Mastroianni, Jenna Ortega, Charlize Theron, Rosalia, Jennifer Lawrence... Devant la famille Arnault presque au grand complet, Brigitte Macron échange des amabilités avec Carla Bruni avant d'être présentée à Johnny Depp. Voilà des siècles qu'on n'avait pas vu l'acteur chez Dior, dont il

est pourtant l'égérie du très lucratif parfum Sauvage, encore et toujours numéro un mondial de sa catégorie.

« Le poids de l'héritage »

« Bien sûr qu'arriver dans cette histoire Dior, prendre cette responsabilité, c'est impressionnant. Le poids de l'héritage d'une telle institution française peut même être accablant », poursuit Jonathan Anderson. Histoire de partager son paysage mental, il a demandé au documentariste de la BBC Adam Curtis de réaliser un court-métrage destiné à être diffusé sur la pyramide inversée au centre du podium, en prélude au défilé. *The House of Dior* se veut un collage d'images d'archives de la maison (notamment de tous les couturiers qui y ont officié), des extraits du *Grand Alibi* (pour lequel Marlene Dietrich aurait exigé auprès de Hitchcock d'être habillée par son ami Christian, selon la légendaire formule « No Dior, no Dietrich ») et de scènes kitsch de films d'horreur...

« On l'a oublié aujourd'hui, mais il faut se rappeler que les gens ont souvent été épouvantés par ce qu'ont proposé mes prédécesseurs. Ce fut le cas de la première collection d'Yves Saint Laurent pour Dior. Quand la princesse Diana a porté pour le gala du Met une création de John Galliano quelques semaines avant son tout premier défilé, le public était horrifié... L'époque actuelle, avec les réseaux sociaux, est encore plus bruyante. Tout le monde a son opinion, et la mode est une cible facile. Personnellement, je suis quelqu'un d'assez dur et j'apprends à ne pas y attacher d'importance. Je sais aussi que ce n'est pas la vision d'un défilé qui compte, mais la vision de la marque. Ce défilé ne va pas tout déterminer. Si John avait montré un seul show, il ne serait pas devenu Galliano. »

Après des mois d'attente, enfin, un premier mannequin s'avance dans une robe blanche au bustier décoré d'un nœud, tout en plissés Fortuny brodés à la main et montés sur des baleines rigides. Sur ses talons (des escarpins ravissants ornés de deux pétales comme des oreilles de lapin), une jeune femme en chemise à col officier et minijupe en tissu écossais assorti porte à l'épaule un cabas en veau velours dont la bandoulière affiche un Dior en grosses lettres d'or. Toute la collection repose sur cette ten-

son jeune âge ! poursuit-elle. L'exercice du défilé est unique en son genre, il lui faut transmettre sa vision tout en s'appuyant sur l'héritage, apporter de la surprise et de la nouveauté et montrer les savoir-faire de nos ateliers, tout ça en quinze-vingt minutes... Nous sommes tous émus et impatientes... Voilà longtemps que nous attendons ce jour ! ■

sion entre les pièces de haute couture (les robes en dentelle aux volumes sculpturaux, ou entièrement brodées de motifs myosotis) et des vêtements à porter immédiatement (mini en denim rose, jean vieilli), entre des accessoires au souffle lyrique (les superbes chapeaux comme des ailes d'avion créés par Stephen Jones) et des souliers qui vont faire un carton en boutique (mocassins « chunky », escarpins féminins à carreaux colorés).

« Un moment très émouvant »

Comme ses illustres prédécesseurs, Anderson livre sa vision du tailleur Bar créé par M. Dior en 1947. Galliano l'avait revisité façon anglomania, Raf Simons l'avait modernisé avec son style néoclassique, Maria Grazia Chiuri l'avait allégé et assoupli pour les femmes d'aujourd'hui. Lui réinvente cette icône dans une version « compressée », raccourcie et élargie, taillée dans un magnifique tweed mélangé de fils de couleurs, offrant une ligne de fuite dans le dos. Il donne au mannequin Loli Bahia des airs d'Alice au pays des merveilles après avoir bu la potion « Drink me ». Autres Joconde des archives Dior, la robe Juno de 1949 qui donne naissance à plusieurs pièces brodées de pétales faits à la main, cousus de sequins argent ou imprimés de carreaux écossais ; et la robe Cigale de 1952 dont la construction géométrique a inspiré un nouveau sac de jour. En revanche, le designer s'affranchit de ses aînés en introduisant, l'air de rien, quelques pièces en peau (une très belle veste basque et une parka ample en veau velours au gris subtil). Lui qui a pratiqué le cuir plus de dix ans chez Loewe pourrait apporter chez Dior un nouveau savoir-faire aussi intéressant commercialement que créativement.

« Ce défilé est un nouveau chapitre qui s'écrit pour la maison, la première fois d'un créateur est toujours un moment très émouvant », nous confie Delphine Arnault, la PDG de Dior, qui a assisté personnellement aux premiers shows de Galliano en 1997, de Raf Simons en 2012 et de Maria Grazia Chiuri en 2016, mais aussi à ceux côté Dior Homme, de Hedi Slimane en 2000, Kris Van Assche en 2007 et Kim Jones en 2018. « Je dois avouer que je suis très impressionnée par le calme et la sérénité de Jonathan malgré